

*J'aurais dû épouser Marcel*



**Françoise Xenakis**

**J'aurais dû  
épouser Marcel**



© S.N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2009.

© À vue d'œil, 2010, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-84666-539-1

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

**À vue d'œil**

27 Avenue de la Constellation

B.P. 78264 CERGY

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

Numéro Azur : 0810 00 04 58

(prix d'un appel local)

*Pour Iani †*  
*Pour Mâ*



**Pourquoi ?**



Il y a des années de cela, un soir d'été, en Corse, je grommelais contre mon époux qui avait fabriqué une barrière pour empêcher les vaches sauvages (sauvages, mon œil) d'entrer dans notre jardin, mais elle était tellement de guingois qu'indifféremment les jeunes taureaux, nés de l'an passé, ainsi qu'une mère vache et ses jumeaux, nés, eux, du dernier printemps, habitaient quasi à demeure chez nous ! L'avait-il fait exprès ? Avec le recul, c'est vraisemblable. Il n'avait rien contre les vaches, lui ; c'était moi qui m'obstinais à vouloir sauver deux pieds de géranium blanc accotés à un jasmin, blanc lui aussi, immanquablement dévorés.

Une fois de plus donc, je bougonnais, ou plutôt je vitupérais contre cette « fameuse » barrière devant David et Mâkhi, mes enfants, Ulysse, Gaïa et Maïa, mes petits-enfants, et je me suis entendue. Aussi, j'ai voulu adoucir ma mauvaise humeur par une boutade ; je fais souvent cela quand je me surprends à être odieuse - enfin, disons, désagréable - et, pour détendre l'atmosphère et mettre un point final à ma diatribe, j'ai terminé par un claironnant : « J'aurais dû épouser Marcel. »

Marcel est l'homme à tout faire du village corse où nous vivons aussi souvent que possible. Marcel est « l'homme à tout faire » qui, au fil du temps, est devenu « l'homme à ne rien faire », tant il promet à chacun ses bras nerveux ; mais il est instable comme un chien fou, chasseur de papillons, tailleur de bavette, buveur de

rosé, poseur de collets, rendant visite à un vieux copain le jour où il devait justement vous dépanner « car c'était décidé, promis, juré depuis des mois » ; courant cent kilomètres plus loin pour rêver devant une voiture sans pneus ni boîte de vitesses, « mais qui pour une affaire est une affaire ». Marcel est charmant et aimé de tous, mais connu aussi pour ne jamais tenir ses engagements. Bref, l'idéal pour un mari !

Alors, David a éclaté de rire et m'a dit : « Tu devrais appeler ton prochain livre comme ça : " J'aurais dû épouser Marcel ". » Je lui ai topé la main, c'est ma manière de signer un contrat et, comme Marcel, je n'ai pas tenu ma promesse qui date de quinze ans au moins ! C'est devenu un gag, et il y a souvent quelqu'un, l'été, pour me rappeler quand je

ronchonne que, décidément, « j'aurais dû épouser Marcel ».

\* \* \*

Normalement, à l'âge que j'ai, après quelque vingt-trois romans et récits, il ne me reste plus qu'à écrire « le » livre qui m'a fait me promettre à moi-même - j'avais alors neuf ans - que, plus tard, je deviendrais écrivain. La boucle sera alors bouclée et j'en aurai fini avec l'écriture !

Oui, mais voilà, depuis près de soixante ans j'en accumule les brouillons, car j'y travaille ! Et je reviens sans cesse devant ce magma de pages où les mots sont pauvres, les idées incapables d'avancer, et où je me répète désespérément. En vérité, je tourne et retourne autour de ces pages comme un chien devant une touffe de joncs où est lovée une vipère...

et dans laquelle il se garde bien de mettre la tête ou la patte. Il ne gratte pas la touffe, au contraire, il s'écarte et il tremble de tout son corps. Force m'est d'avouer que je fais la même chose. Ce récit, je vais avoir soixante-dix-neuf ans et il n'est toujours pas écrit ! Mais pourquoi, bon Dieu de bon Dieu ?

C'est pourtant simple : je ne peux pas le rédiger tant j'ai réussi à ensevelir au plus creux de moi le noyau dur de cette histoire.

Je ne sais plus dans quel recoin de mon cœur, de ma tête ou de mon ventre il est niché. J'ai bâti autour de telles murailles, faites d'interdits si lourds, que je ne trouve pas par où je peux m'y glisser. Ou plutôt, si je trouve la porte, ou suis sur le point de la trouver, alors je me sens mal, je tremble, je transpire, je ne vois plus clair et je m'arrête.

\* \* \*

J'avais six ans, c'était l'été, et un des nouveaux propriétaires d'un château, ou plutôt d'une belle maison à laquelle il avait fait ajouter une tourelle, avait décidé de « faire » le mariage de sa fille dans l'église du village.

Partout dans les campagnes, les mariages sont l'occasion pour les vieilles et pour les gosses de s'agglutiner devant l'église et de crier « Vive la mariée ! » J'étais donc là quand la mariée est sortie, tout endimanchée - moi, je la trouvais mieux en tenue de cheval -, mais j'ai été pétrifiée d'admiration devant les deux belles-mères. Je les connaissais, je les avais vues avec leur tête de tous les jours, elles avaient chacune le lot de rides et de cernes gonflés que l'on a à cet âge, mais,

ce jour-là, leurs visages irradiaient de pureté, ils étaient lissés, calmes comme celui de la Vierge sur une icône byzantine.

L'une d'elles avait un oiseau empaillé en guise de chapeau, sous lequel naissait une très fine résille qui enserrait son visage et son cou et se terminait par une cravate de fourrure. Le visage était comme enchâssé derrière la voilette et comme lavé de toutes les traces de l'âge. L'autre belle-mère, elle, était coiffée d'un chapeau en forme de gigantesque assiette plate, jaune d'or, de la même couleur que sa robe, c'était très laid, mais elle aussi portait cette même voilette miracle !

J'ai décidé, ce jour-là, que, lorsque je rentrerais dans la maison où j'habitais avec Madame mère, ou dans d'autres demeures où d'évidence je n'étais pas attendue, ni même espérée - rien à faire, on ne s'habituaient pas à ma présence, il y

avait eu un scandale à ma naissance, et c'était l'enfant (moi) qui payait -, je porterais en permanence une voilette, mais que ce serait une voilette de mots.

Depuis que je suis toute petite, je joue à greli-grelot avec les mots et je m'amuse à les détourner de leur signification, ou bien je les entoure d'adjectifs courants qui servent dans la vie, mais pas quand on se prétend civilisé, cultivé et distingué.

Cachée sous le tapis vert de la table de la mairie, j'ai entendu tellement de paysans raconter leurs histoires ! Avec quinze mots, ils s'en sortent, disait-on. Lorsqu'ils parlaient, ils recréaient l'image qu'ils avaient dans la tête, et c'était toujours très drôle, inattendu ou même incongru, mais si juste !

J'ai aimé cette langue et c'est, je crois, celle que je m'efforce de parler et

d'écrire. Je l'ai appelée ma « voilette rouge ». Comme le nez rouge des clowns ? Oui, mais aussi parce que, très tôt, vers quinze ans, j'ai porté une grosse frange et des lunettes rouges (pour mieux les retrouver). Derrière cette voilette bien accrochée et bien lisse, j'ai osé avancer, persuadée que personne ne me voyait, et je ne l'ai plus jamais quittée. Quand je dois sonner à une porte, je la rajuste et entre ainsi masquée ; j'ai même longtemps cru qu'on ne me voyait pas.

En clair, j'ai su très tôt qu'il fallait que j'écrive pour extirper de moi la douleur. Tant que je n'y arriverai pas, je serai incapable d'écraser une bonne fois pour toutes ce bubon incrusté, qui me distille en goutte-à-goutte la mélancolie gluante qui m'habite depuis toujours et ces goulées de détresse qui m'épuisent. Heureusement que j'ai ma voilette et mon

nez rouge ! Sans doute... mais quel épuisement.

Certes, le temps travaille pour moi. Bientôt la longue nuit m'engloutira et je serai sauvée par le gong de la fin.

Mais en attendant, que faire ? Je ne sais plus que lire et écrire, et encore de moins en moins, force m'est de le constater. Mais comme j'ai encore un peu de suite dans les idées et que j'ai pour habitude de respecter mes engagements, c'est ma seule discipline, je vais tenir ma promesse et l'écrire ce J'aurais dû épouser Marcel.

Ça va me manger un grand moment de vie ! Et c'est bon à prendre.

\* \* \*

Il y a maintenant plus de soixante ans que j'ai fui cette Sologne qui n'a jamais

cessé de m'envoûter et, dans le même temps, de me terroriser.

Ma Sologne n'a rien à voir avec celle de Maurice Genevoix. Lui, c'est celle des bords de Loire, les bruyères y étaient douces et bleues, c'était une Sologne souriante.

Chez moi, les bruyères étaient violet foncé et vous éraflaient les jambes jusqu'au sang pendant que les ronces et les fougères vous cisailaient les bras. Ma Sologne, c'est celle des nuages, souvent si bas qu'ils pénétraient et s'enfonçaient dans nos étangs qui prenaient alors une couleur étrange ; bien des Solognots s'y sont plongés pour y mourir plus sûrement. On disait qu'ils avaient perdu leur chemin ou que les nuages les avaient avalés. En Sologne, on se suicidait beaucoup.

Cette non-couleur, cette moiteur, était plus qu'attirante, c'était comme un